
Tangence



Liminaire

Lucie Guillemette

Numéro 61, décembre 1999

Savoir et littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008162ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008162ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Guillemette, L. (1999). Liminaire. *Tangence*, (61), 5–8.

<https://doi.org/10.7202/008162ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1999

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Liminaire

Le texte littéraire s'avère un lieu discursif susceptible de rendre compte des postures du savoir, et partant, des investigations épistémologiques des écrivains et écrivaines. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les œuvres narratives et poétiques qui textualisent l'amalgame de connaissances issues de divers systèmes de pensée, de doctrines et de théories constituées au fil des siècles. Comme le précise Alain Vaillant en se référant à Honoré de Balzac, «un acte d'écriture un tant soit peu ambitieux met en jeu, aussi, l'histoire, la science, la philosophie» (*Écrire/Savoir*, p. 303). À une époque contemporaine où l'unification des champs du savoir est remise en question, l'analyse des relations établies entre la littérature, la science et la philosophie forme l'un des objets principaux des études littéraires. De ce fait, il faut surtout retenir que la raison unitaire, comprise comme un modèle universel, relève de l'utopie. À la suite de plusieurs autres, Michel Serres a montré qu'une part des réalisations de l'esprit échappe au processus de rationalisation: «Le savoir le plus pur et le plus rigoureux comporte de l'obscur, du magique et de l'inachevé» (*Genèse*, p. 210). Par ses propos, l'épistémologue s'écarte résolument des présupposés cognitifs conventionnels de la science qui, sous certains aspects, peuvent figer le travail de la pensée. Tandis que le symbole, selon le sens premier que lui confèrent les Grecs, a pour fonction d'unir des éléments hétéroclites, les discours théoriques de toutes provenances exposent en cette fin de siècle le processus de division et de prolifération des connaissances qui sous-tend les récits. C'est dans cette optique pluraliste que le présent dossier aborde la constitution et l'histoire des savoirs au sein de l'œuvre littéraire.

Les articles qui suivent traitent de la problématique de l'écriture et des connaissances qu'elle met en discours. On aura tôt fait de remarquer que la démarche des auteurs converge dans la mesure où tous se proposent de répondre à une question fondamentale: «Que sait la littérature?» Au moyen d'approches variées, divers types de rapports prévalant entre un objet de savoir et l'œuvre littéraire sont donc examinés. À la lumière des contributions regroupées ici, on découvre ce que la littérature partage avec d'autres disciplines, tout en exploitant et en approfondissant son propre champ de rationalité.

Gilles Denis cerne quelques liens qui se tissent entre le discours scientifique et le texte littéraire à travers les âges. L'auteur montre en effet que la littérature peut traduire une certaine vision de la science. Partant d'un questionnement sur les croyances qui précèdent et fondent la connaissance scientifique, l'étude montre que l'histoire des sciences permet d'étayer l'analyse littéraire. Des débats contemporains dominant le champ de l'histoire et de la philosophie des sciences, l'épistémologue retient ce qui remet en cause la spécificité du discours scientifique. Il soutient que les controverses suscitées peuvent aider à mieux comprendre le sens des mots et des concepts utilisés au sein des œuvres littéraires. L'histoire des sciences, postule Denis, permet de saisir à divers degrés l'influence des connaissances savantes sur le savoir populaire, et réciproquement.

Toujours suivant une perspective visant à identifier les médiations établies entre l'objet d'un savoir et l'œuvre littéraire, Marc André Bernier mène une réflexion sur la sensation et son statut épistémologique. L'auteur procède à une lecture rhétorique de *La petite maison* (1758) de Jean-François de Bastide en vue d'illustrer la tradition sensualiste du XVIII^e siècle. Mettant à contribution le *Traité des sensations* du philosophe Condillac, Bernier effectue une analyse des «sentiments du corps» à partir de l'évocation de la statue représentée par le mythe de Pygmalion. Le sensualisme auquel se réfère l'article prend appui sur les thèses de La Mettrie qui soutient que l'homme est une machine au même titre que les animaux. À l'encontre de Descartes qui distingue l'espèce humaine des autres espèces animales en se fondant sur la faculté de raisonner, La Mettrie envisage la création possible d'une machine qui pourrait surpasser l'humain. En rupture avec le dualisme cartésien, le texte de Bastide démontre que le corps intervient dans la formation de la pensée.

C'est à nouveau la dimension philosophique du texte littéraire qui est exposée dans l'étude de Luc Benoit. Les jeux de langage inhérents à l'œuvre de Marcel Proust font l'objet des investigations de l'auteur qui se penche sur l'archéologie des savoirs et les traces de leurs structures au sein de *Contre Sainte-Beuve* et du *Temps retrouvé*. Définie comme «nominisme», la conception proustienne du nom s'apparente au nominalisme développé par le philosophe Guillaume d'Ockham au XIV^e siècle. Suivant cette hypothèse, l'étude tente de situer l'œuvre de l'écrivain dans le contexte historique et scientifique du XIX^e siècle

fortement marqué par le positivisme d'Auguste Comte. Il s'agit de reconstituer la philosophie esthétique de Proust dont la démarche scripturale est orientée par la recherche d'une durée éternelle, voire un point de l'espace-temps imaginaire se situant au-delà de toute sexualité.

Dans la même foulée, la poésie de Claude Péloquin peint des distorsions de l'espace-temps imaginaire. L'article de Jacques Paquin analyse les trois manifestes publiés par le poète québécois au cours des années soixante. À la faveur d'une lecture des divers discours qui jalonnent l'œuvre poétique, l'auteur montre d'abord que les manifestes signés par Péloquin s'inscrivent dans l'idéologie de la contre-culture. L'étude met également en relief l'influence prégnante du discours scientifique sur la pensée du poète qui «rattache la survie de l'homme à la science». Alors que Péloquin fait l'éloge des voyages planétaires réalisés par l'industrie aérospatiale américaine, sa trilogie manifestaire exploite hardiment un langage poétique inspiré des voyages intérieurs que l'usage massif d'hallucinogènes peut engendrer.

Si les savoirs que véhiculent les manifestes poétiques de Péloquin semblent démesurés et pour le moins psychédélics, ceux impliqués par les recherches de Dale Kholer dans *Ce que pensait Roger* dépassent l'entendement humain. À partir de l'interprétation qu'il propose d'un roman de John Updike, Jean-François Chassay traite de l'opposition des savoirs scientifique et théologique. À première vue, le projet de Kohler peut paraître abracadabrant. Cependant, il témoigne à bien des égards de la mentalité d'une fin de siècle marquée par les simulations virtuelles et les «fantasmes apocalyptiques». Dans le contexte messianique du reaganisme et l'univers hypertechnologique des *hackers*, le roman américain réactualise un débat épistémologique de fond aux échos classiques. Force est de constater que la lecture à laquelle procède l'auteur de l'article pose la fiction comme «un mode d'apprentissage de la connaissance». Signalons que l'étude de Chassay aborde une question déjà largement discutée au onzième siècle par saint Anselme. Dans *Fidens quaerens intellectum*, le théologien développa en effet des arguments visant à prouver l'existence de Dieu. Sa thèse fut critiquée ultérieurement par Emmanuel Kant.

La dernière étude porte sur un roman de Monique LaRue. Lucie Guillemette y traite de la problématique de l'identité, telle qu'elle prend forme dans le contexte culturel de la postmodernité. Les discours philosophiques et scientifiques qui façonnent

l'intrigue romanesque de *La démarche du crabe* retiennent particulièrement l'attention. L'auteure se penche sur les savoirs qui modulent la création littéraire du personnage principal jonglant avec les thèses présocratiques de l'Un et du Multiple. L'article passe en revue les principes formels de la théorie du chaos et plus précisément les métaphores fractales qui servent à illustrer le parcours mémoriel d'un homme agonisant. Alors qu'il énonce «un réel incertain et voilé», l'acte d'écriture mis en abyme au sein de la fiction de LaRue traduit le flou de l'identité postmoderne.

Comme en témoigne le fécond dialogisme des textes composant le présent numéro, les questions liées à la connaissance mise en discours constituent un sujet de recherche inépuisable. J'ose espérer que ce dossier consacré aux savoirs et à la littérature saura susciter l'intérêt des lecteurs et lectrices de *Tangence*.

Lucie Guillemette